

1871

---

1<sup>er</sup> octobre.

Je suis allé voir M. Thiers pour Rochefort. A midi et demi, départ pour Versailles.

Dans le wagon un homme ganté de jaune a l'air de me reconnaître et me regarde d'un air furieux.

Arrivée à Versailles à une heure et demie. Pluie et soleil. A deux heures j'entrais à la Préfecture, que M. Thiers habite. On m'a introduit dans un salon drapé de soie cramoisie.

Un instant après, Thiers est entré. Il m'a tendu la main et je l'ai prise. Il m'a conduit, à travers des corridors et des escaliers, à un cabinet retiré, où il a fait faire un peu de feu.

Nous avons causé.

L'entretien a été long et suffisamment cordial. Je l'ai félicité de ce qu'il a fait pour la libération du territoire, et j'ai ajouté :

— Du reste, des abîmes séparent mon opinion de la vôtre. Il y a entre nous des désaccords auxquels vous tenez, et moi aussi ; mais des rencontres de consciences sont possibles. La commission dite des grâces est tellement féroce qu'il n'y a aucune commutation officielle à espérer pour Rochefort. Mais, à défaut de commutation officielle, il peut y avoir une commutation de fait.

Voici ce que j'ai obtenu de Thiers pour Rochefort :

Rochefort ne sera pas embarqué. Il subira sa peine dans une forteresse, en France. Je me suis récrié contre une forteresse, contre Belle-Ile et contre le Mont-Saint-Michel. Thiers m'a dit : *Je prends note de votre désir. Je ferai*

*mieux*. J'ai demandé Nice. Rochefort verra ses enfants librement et tant qu'il voudra.

Enfin, comme il faut qu'il vive, il pourra écrire l'histoire de Napoléon III, qu'il veut faire.

Et puis, d'ici à six ou sept mois, l'amnistie arrivera, et il sera libre.

Je dois dire que Thiers est entré dans beaucoup de détails. Il m'a notamment raconté des scènes d'intérieur des commissions de l'assemblée et des conseils de guerre, et sa conversation avec l'empereur d'Autriche au sujet de l'empereur d'Allemagne, que l'empereur d'Autriche appelle *mon oncle*. Tout à coup, Thiers s'est interrompu, et a dit : *Mais j'en dis trop...* Puis, il a repris : *Non, je sais à quel honnête homme j'ai affaire.* Je lui ai dit : *Soyez tranquille.*

C'est pourquoi je n'écris pas cette conversation plus en détail.

Il m'a dit :

— Je suis comme vous un vaincu qui a l'air d'un vainqueur; je traverse comme vous des tourbillons d'injures. Cent journaux me traînent tous les matins dans la boue. Mais savez-vous mon procédé? Je ne les lis pas. Je lui ai répondu : — C'est précisément ce que je fais. Votre procédé est le mien.

— Et j'ai ajouté : — Lire des diatribes, c'est respirer les latrines de sa renommée.

— Il m'a donné la main en riant.

J'ai appelé son attention sur les atrocités déjà commises, et je l'ai engagé à ne laisser exécuter aucun condamné.

J'ai demandé qu'il muselât les gens à épaulettes. J'ai insisté pour l'amnistie, et il m'a dit :

— Je ne suis qu'un pauvre diable de dictateur en habit noir.

L'entretien, commencé à deux heures un quart, a duré jusqu'à trois heures et demie.

A quatre heures, je suis reparti pour Paris.

Il y avait dans le wagon deux jeunes officiers, frais éclos de Saint-Cyr, et une jeune femme avec un jeune homme, son mari probablement. La jeune femme lisait un journal, *l'Éclipse*, où il y a une caricature de Henri V par Gill.

Je regardais Sèvres et les bois de Meudon. Tout à coup la jeune femme montra du doigt à son mari une ligne du journal et s'écria :

— Ah! à la bonne heure! Victor Hugo..

— Prends garde, dit le jeune homme bas, il est là! — Et il m'a montré discrètement.

---

La jeune femme a pris mon chapeau qui était sur la banquette et en a baisé le crêpe ; puis elle m'a dit :

— Vous avez bien souffert, monsieur ! continuez de défendre les vaincus.  
— Et elle a pleuré.

Je lui ai baisé la main. C'est une âme charmante qui a de bien beaux yeux.

Je lui ai donné la main, à Paris, pour descendre de wagon, et, après un salut, nous nous sommes perdus chacun de notre côté dans la foule.